



La petite robe

Louis Fréchette

**Un de nos mandataires du peuple laissa échapper, un jour, un lapsus fort plaisant :
« Ce projet de loi, dit-il, peut convenir aux grandes cités peut-être, mais pour les
villes de la campagne. . . »**

Des manifestations d'hilarité non équivoques l'interrompirent.

**Or, avec votre permission, je vous transporterai pour l'instant dans une de ces
modestes localités que le brave législateur appelait les « villes de nos campagnes ».**

**La voici devant vos yeux, la petite ville, pittoresquement groupée sur la rive d'une de
vos jolies rivières, et laissant percer ça et là l'angle de ses toitures et la silhouette de
ses campaniles à travers une couronne de grands arbres dans la verdure desquels
elle semble chercher à se dérober, comme un nid de bergeronnette tapi dans une
touffe de sainfoin.**

**Droit en face de vous, au fond de cette petite avenue, vous apercevez le bon vieux
collège avec son architecture sévère et son aspect vénérable d'aïeul calme et
souriant.**

**De côté, c'est l'hôpital et, un peu plus loin, l'ancienne église à moitié démolie; et
enfin la cathédrale – la cathédrale, s'il vous plaît, car nous sommes dans un évêché –
avec sa flèche élancée, et son portail gothique se reflétant, gracieux et léger, dans la
surface moirée de l'eau qui coule au pied de la colline, dans l'ombre des grands pins
centenaires. C'est là un séjour de paix, de bienveillance et de cordialité douce.**

Le coeur avide de repos y rencontre des affections pleines de sérénité. L'âme en quête de recueillement y trouve quand elle le veut, de poétiques sentiers où promener sa rêverie discrète. Pour l'homme qui aime la vie paisible et retirée, le pays n'a pas de coin plus charmant.

Il y a quelques années passées, des circonstances particulières avaient conduit dans cette oasis une famille peu nombreuse – cinq personnes en tout – ni riche ni pauvre, de condition ni humble ni brillante, mais chez qui l'ange du bonheur domestique avait toujours eu sa place au foyer et son couvert à table.

L'aîné des enfants – un brave petit garçon à l'oeil vif et au pied léger – avait sept ans à l'époque où se passe ce que je veux vous raconter, et la plus jeune – une blonde aux yeux noirs, toute mignonne et toute frêle – avait quatre ans depuis trois mois.

Celle-ci avait été destinée à porter le nom de Marie-Désirée, en souvenir d'une marraine de France, veuve d'un grand poète ami du papa : mais le frère et la soeur avaient trouvé plus court et plus simple de l'appeler Louise, - un nom gracieux qui, en effet, semblait mieux s'adapter au frétilant minois à tournure futée, à mine éveillée et pleine d'espiègle câlinerie qu'était l'héroïne de ma naïve histoire.

Et la fillette, qui était en outre fort jolie – cela va sans dire – avait trouvé le nom de son goût, et réussi, par ses petites manières originales, à le populariser dans tout le canton.

Ce nom de Louise – qu'elle prononçait « Ouise », car elle parlait le plus souvent d'elle-même à la troisième personne – était devenu familier un peu partout, depuis le bac du pasteur Boisvert jusqu'au palais épiscopal.

Quand celle qui le portait se penchait au balcon sur lequel s'ouvrait le salon paternel, ou qu'elle se promenait, légère comme une alouette, dans les allées du jardin, sa tête mutine émergeant ci et là parmi les rosiers et les chèvrefeuilles, les vieux prêtres qui se rendaient à l'évêché, les collégiens qui tournaient l'avenue du Séminaire, les messieurs et les dames qui suivaient le trottoir de la grand'rue, ne manquaient jamais de lui dire :

-Bonjour, Louise!

Ce à quoi une petite voix fraîche et rieuse répondait invariablement :

-Bonzour!

Les cochers même, les travailleurs qui revenaient du chantier après leur journée faite, lui souriaient avec un mot d'affection :

-Bonjour, mam'zelle Louise!

Et la fillette répondait avec un gazouillis sonore et clair comme un ramage de pinson :

-Bonzour, monsieur!

Souvent elle arrêtait les cochers d'un signe de son petit doigt rose, et quand ils s'approchaient pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir à son service :

-Un tit tour! murmurait-elle à demi-voix, pendant que tout un arsenal de malins sourires se dessinait aux coins de sa bouche et de ses yeux.

Quelquefois le cocher objectait :

-J'ai pas le temps, mam'zelle Louise.

Alors, elle posait l'index de sa main droite sur l'index de sa main gauche, et avec un accent d'irrésistible lutinerie :

-Un tit, tit, tit, tit! . . . gazouillait-elle, en variant ses intonations comme les vocalises les plus flûtées de la musique italienne.

C'était fini. Le cocher s'arrêtait, la regardait un instant, puis cédant tout à coup à un accès de bienveillance bourrue :

-Bigre d'enfant! grommelait-il, pas moyen de lui refuser, à celle-là! . . .

Et saisissant la petite dans ses deux mains robustes, il la déposait sur le siège de sa barouche, sautait à côté d'elle, fouettait la bête, et partait à l'aventure, pendant que l'enfant secouait ses boucles blondes dans le vent, et que ses éclats de gaieté s'égrenaient dans l'air comme des poignées de perles, aux oreilles des passants qui la regardaient aller avec un sourire.

Car on vit un peu en famille dans cette bonne petite ville, où tout le monde se connaît, s'estime et s'entr'aide.

Bref, Louise se faisait aimer.

Aimait-elle quelqu'un en revanche?

Si elle aimait quelqu'un? À qui demandez-vous ça?

Elle aimait tout le monde!

Oh! oui? . . . Mais, à part la maman toujours exceptée sous ce rapport, ses préférés étaient sans contredit son père – le bon vieux bonhomme de père – et son chien.

Car Louise avait un chien – un beau griffon français, qu'on avait appelé Corbeau parce qu'il était tout noir – et qui ne la quittait pas d'une semelle, si l'on peut se servir de cette expression quand il s'agit d'un membre de la race canine.

Le fait est que l'enfant avait une passion pour le vieux toutou; quant à son père, elle l'adorait. Elle ne semblait réellement heureuse que dans ses bras.

Même quand il écrivait – et cela arrivait assez souvent – elle se glissait furtivement dans le cabinet du travailleur, faufilait sa tête mutine entre la table et lui, et, avec un de ces regards auxquels on ne saurait rien refuser :

-Ouisse bien sage! disait-elle.

Et, hissée sur le genou paternel, elle passait là de longues heures sans bouger ni souffler mot, contente et charmée.

Quand pour se délasser de la tâche quotidienne, le brave homme arpentait la rue du collèe, l'enfant quittait tout, jouets, poupées et petites compagnes; elle accourait sa menotte tendue; et la promenade se continuait à deux, le père racontant nombre d'histoires plus ou moins merveilleuses et la coquine écoutant des yeux et des oreilles, riant ou s'attendrissant tour à tour, suivant la tournure que prenait le récit.

Un trait pour illustrer toute la candeur de cette affection touchante.

La première fois que la petite fut conduite à confesse, son père lui avait dit :

-Tu prieras le bon Dieu pour moi, n'est-ce pas, Louise?

-Oh! oui, avait-elle répondu.

Et à son retour, quand le père lui eut demandé si elle avait bien rempli sa promesse :

-Oui, papa, répondit-elle, z'ai dit deux gros pêcés pour toi!

Voilà.

Et maintenant que le lecteur connaît mon héroïne, qu'on me laisse conter l'histoire promise.

À l'approche des fêtes, le papa était allé passer un jour ou deux à Montréal : on devine un peu dans quel but. Il revint au logis juste la veille de Noël, avec une malle assez lourde, dont la clef – quel contretemps! – avait été perdue en route.

Ce que malle contenait? Il ne s'en souvenait plus du tout. En tout cas, ce n'était pas des cadeaux, car, pour une raison ou pour une autre, il avait – chose étrange – trouvé toutes les boutiques fermées. Et, du reste, chose encore plus ennuyeuse, l'argent lui avait manqué. . . Dans de pareilles conditions, comment voulez-vous acheter le moindre jouet?

C'était bien fâcheux, mais tout le monde sait que, dans la nuit de Noël, Santa Claus fait sa tournée, et que sa botte est toujours remplie de jolis présents pour les enfants sages.

-Allons mes anges, déposez vos souliers dans la cheminée, accrochez vos bas au pied des couchettes, faites votre prière et vite, sous les couvertures! Demain matin, nous verrons ce que l'ami des petits enfants vous aura apporté. Si vous dormez bien, vous pouvez être sûrs qu'il ne vous oubliera pas.

Le garçon – rendons-lui cette justice – fit une mine où perçait une certaine dose d'incrédulité; la cadette resta quelque peu pensive : mais Louise se mit à sautiller en battant des mains et en lançant toute une fusée de rires perlés et d'interminables cris de joie.

Tout à coup, elle s'arrêta et se prit à réfléchir. Puis, levant sur son père ses grands yeux inquisiteurs :

-Santa Claus va-t-il aussi porter quelque chose au tit Jésus? dit-elle.

-Mais non, mon enfant.

-Pourquoi?

-Parce que le petit Jésus n'en a pas besoin, lui, ma chérie; tout lui appartient.

-Si, papa, en a besoin; l'est pauvre; Ouse l'a vu aujourd'hui; a pas de tite robe; a froid, froid. Pauv'bébé va pleurer . . . sûr!

Et la petite portait son doigt à sa lèvre, tout émue, la voix saccadée, presque larmoyante, et la poitrine palpitante comme celle d'un oiseau qu'un enfant a saisi par une plume de son aile.



Mais les émotions de l'enfance passe vite : les adieux du soir et les préparatifs de la nuit firent diversion.

Trois bons baisers bien sonores à papa, trois caresses bien tendres à maman; et, dix minutes après trois paires de jolis souliers neufs se trouvaient rangées sur les dalles du foyer, et trois mignonnes têtes blondes et brunes someillaient dans le creux de trois oreillers blancs, fleurant l'iris, dans l'ombre des rideaux où se jouait la lueur douce et tremblottante des veilleuses.

La clé de la malle fut bien vite retrouvée, comme on le pense bien. Et, conséquence naturelle, les cadeaux encombrèrent bientôt les abords de la cheminée; une grosse poupée richement habillée s'installa carrément en travers des souliers de Louise; les petits bas suspendus au pied des lits regorgèrent de bonbons et de bijoux glissés là par la main discrète de la maman; et quand, avant de se retirer, le père jeta un regard attendri dans l'entrebâillement des portes derrière lesquelles reposaient ses trésors, il crut voir l'essaim des génies ailés qu'on appelle les songes, voltiger autour du front de sa favorite, et lui murmurer à l'oreille quelques-uns des divins secrets que, cette nuit-là surtout, les anges du ciel échangent entre eux dans l'enchantement des félicités éternelles.

Et, pendant que les domestiques sortaient, sur la pointe des pieds, pour se rendre à la messe de minuit, les deux époux, retenus au logis par le devoir paternel, s'endormaient doucement bercés par la grande voix des cloches qui chantaient dans la nuit :

«Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Aux premières lueurs du jour, des exclamations joyeuses les éveillèrent. Un tapage harmonieux de trompettes, de tambours et de crins-crins, mêlés à des voix argentines, montait de l'étage inférieur. En deux minutes, la maison fut sur pied.

Oh! la ravissante chose que ces bonheurs enfantins, si purs de tout mélange, qui coûtent si peu cher à ceux qui les procurent, et dont le souvenir radieux vous suit tout le long de votre existence, jusqu'à l'âge des rétrospections mélancoliques!

La douce chose, surtout, que les tendresses reconnaissantes, que les candides sourires dont ils vous sont si largement payés!

Tout le monde ne fit bientôt qu'un groupe.

-Mais où est l'autre? demanda le père, en embrassant les deux aînés; Louise n'est donc pas encore levée?

-Si fait, dit la maman, son lit est vide.

-Où est-elle? répondent les petits.

-Louise!

-Louise!

On croit à une espièglerie; on s'inquiète, on cherche. . .

-Où est le chien? fit le père avec un serrement de coeur.

-Corbeau!

-Corbeau!

-Corbeau!

Rien n'apparut, pas un ronflement ne se fit entendre. Le père eut un cri d'angoisse :

-Le chien n'y est pas, l'enfant est disparue; mon Dieu où est-elle?

Et, tout affolé, il s'élança dehors tête nue, sans même remarquer qu'on avait tiré le

le verrou.

Une légère couche de neige était tombée pendant la nuit; des pistes traversaient le jardin et se dirigeaient du côté de la cathédrale. On y reconnaissait la trace de deux petits pieds mignons, et cette rosette en forme d'un trèfle que la patte d'un chien laisse derrière elle sur le sol malléable.

Cela rassura un peu le pauvre père, qui poursuivit sa course dans la direction indiquée par les pistes. Il n'avait pas fait une centaine de pas, qu'il se trouvait en face de l'évêque, son ancien compagnon d'études, qui venait à lui, tenant par la main la fillette, dont l'autre menotte disparaissait parmi les longs poils rugueux du griffon.

-Ah! Monseigneur! s'écria le père, encore tout bouleversé par la poignante inquiétude qu'il venait d'éprouver.

-Je vous ramène une petite sainte, fit l'évêque; et remettant à son interlocuteur un léger paquet dissimulé sous son bras :

-Avec une restitution, ajouta-t-il en souriant.

On sut bientôt ce qui s'était passé. Il faisait encore sombre et les lampes allumées depuis cinq heures à l'évêché n'avaient pas encore pâli devant l'aurore, lorsqu'on entendit sonner à la porte. Ce fut Thérèse, la jardinière, qui alla ouvrir.

Un type à peindre que cette Thérèse.

Figurez-vous une vieille bougonneuse qui tramait dur, jardinait du matin au soir, fumait comme une locomotive, et qui contente ou mécontente, manifestait sa

satisfaction ou son impatience en mâchonnant toujours le même juron : « Cré million! »

Vous lui donniez des sous, du tabac, un verre de whisky, quelque vieux vêtement :

-Cré million! disait-elle, merci; c'est ça qui fait mon affaire.

Si les enfants du voisinage entraient dans son jardin, marchaient sur ses plates-bandes ou chipaient ses roses :

-Cré million! s'écriait-elle, attendez voir, les marcassins, que je vous pende par les oreilles à la clanche de la porte!

Les enfants qui connaissaient la valeur de ses menaces, n'en avaient guère peur et l'avaient surnommée « Million »; de son côté, elle ne s'en fâchait pas.

Donc, la vieille Thérèse alla ouvrir la porte.

-Bonjour, Mijon, fit une petite voix qui sortait de l'ombre.

Thérèse s'approcha; c'était Louise avec son chien et un petit paquet qu'elle portait précieusement au bout de ses bras, comme quelque chose de vénérable et de sacré. On conçoit la surprise de la vieille;

-Comment, s'écria-t-elle, c'est toi, puceron! Cré million, qu'est-ce que tu viens faire ici à pareille heure?

-Veux voir monsieur Monseigneur.

-Monseigneur, Monseigneur . . . Cré million, il a d'autre chose à faire qu'à s'amuser avec toi, Monseigneur. Entre te chauffer, tiens! Regardez-moi ça, cré million, c'est déjà gelé comme un creton! A-t-on jamais vu?

-Qu'est-ce que c'est? fit une voix paternelle bien connue de la fillette.

Et le bon évêque apparut dans l'encadrement d'une des portes de l'antichambre.

-Qu'est-ce que c'est?

-C'est moi.

-Qui, toi?

-Ouisse.

-Louise! c'est pourtant vrai! avec qui es-tu?

-Avec Corbeau,

-Ton père sait-il que tu es sortie?

-Dort.

-Et que viens-tu faire?

-Apporte petite robe pour tit Jésus.

-Tu apportes une robe pour le petit Jésus?

-Oui, a vu lui, hier, a pas de robe, a froid.

-Mais où l'as-tu prise, cette petite robe?



Alors l'enfant se mit à raconter, dans son naïf langage de bébé, avec mille hésitations et en balbutiant les mots trop difficiles à prononcer, comme quoi elle avait mis ses souliers dans la cheminée, la veille au soir avant de se coucher; comme quoi Santa Claus était venu pendant la nuit et lui avait apporté une grosse poupée tout habillée avec une belle robe neuve; comme quoi elle avait alors pensé au petit Jésus tout seul au fond de sa crèche, exposé dans la grande église froide, et enfin comme quoi elle avait déshabillé la poupée pour habiller celui qu'elle appelait « le tit Zésus ».

L'évêque écoutait tout cela avec attendrissement.

-Mais ta poupée va avoir froid à son tour, dit-il.

-Oh! non, l'ai enveloppée dans châle à Ouisse.

-Eh bien, viens t'en, fit le bon prélat en se passant furtivement le bout du doigt dans le coin de l'oeil, nous allons retourner chez papa, tu rhabilleras ta poupée, et, quant au petit Jésus, sois tranquille, je vais faire chauffer sa crèche de façon à ce qu'il n'ait pas froid. Vous vous chargerez de la chose, n'est-ce pas Thérèse?

Thérèse s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier.

-Cré million, Monseigneur, je vais vous la chauffer pour sûr; au risque de la faire fondre!

-À la bonne heure! Et maintenant voici une belle image pour toi Louise ; c'est le portrait du petit Jésus.

-Merci, monsieur Monseigneur.

- Tu la trouves à ton goût?
- Oh! oui! En veux encore une?
- Il t'en faut deux? pourquoi faire?
- Pour les étrennes à mon sauvage.
- Quel sauvage?
- Bon sauvage apporté Ouisse à maman, quand était tite, tite, tite.

Et l'histoire – comme toutes les histoires de Louise devenue grande – finit par un éclat de rire.

Fin